



HAL
open science

Note sur un culte de possession à Manja

Lucien Jean-Lazare David

► **To cite this version:**

Lucien Jean-Lazare David. Note sur un culte de possession à Manja. Kabaro, revue internationale des Sciences de l'Homme et des Sociétés, 2000, Anthropologie, psychologie, sociologie, I (1-2), pp.11-13. hal-03485454

HAL Id: hal-03485454

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03485454>

Submitted on 17 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NOTE SUR UN CULTE DE POSSESSION À MANJA

LUCIEN JEAN-LAZARE DAVID
UNIVERSITÉ DE TOLIARA

Arrivé à Manja, localité située à 180 kilomètres de Morondava en passant par Belo-sur-Mer, dans la nuit du 18 au 19 septembre 1997, le taxi-brousse *Bonbon Caramel* que j'avais pris pour me rendre à Toliara s'est arrêté au marché à 22 heures. Je suis allé me restaurer, après avoir demandé à la patronne de la gargote de mettre une chambre à ma disposition pour la nuit.

Manja fait partie du Menabe. A cause de la déficience du réseau routier, la région est enclavée, surtout pendant la saison des pluies. On y accède difficilement aussi bien de Toliara que de Morondava. Seuls l'avion et un bon véhicule 4X4 relient Manja au reste de l'île. Or ces moyens de déplacement ne sont pas à la portée de toutes les bourses.

La région de Manja est habitée par les *Sakalava* et les *Masikoro*, société d'agro-pasteurs qui s'adonne à l'élevage extensif et à la culture du riz et de produits vivriers. Les habitants sont très attachés à leurs coutumes et à leurs croyances en les esprits de la terre (les *Bemibisatra*), des forêts (les *Koko* et les *Kokolampo*) et des eaux (les *Lolon-drano*). Le culte des ancêtres est également très pratiqué. Aussi n'est-ce pas étonnant si les devins-guérisseurs et les possédés occupent une place privilégiée dans la région.

Après le repas, alors que je discutais avec la patronne de la gargote et quelques clients attardés, je fus informé que les propriétaires de la maison où nous étions, lesquels résident en brousse, avaient emmené une fillette malade pour la faire soigner par un possédé de la ville.

Désespérée par l'état de la malade, la famille décida de s'adresser à un employé des Postes et Télécommunications de la ville, possédé par quatre esprits.

Compte-tenu de sa position de fonctionnaire, le possédé n'osait exercer ouvertement, contrairement aux autres possédés de la région. C'est la raison pour laquelle il ne soigne ses patients que très tard dans la nuit.

J'entre donc dans la pièce où aura lieu la consultation. Le possédé place son matériel de possession sur une table basse, et les consultants s'installent derrière lui, sur une natte. Le brûle-encens fume et dégage un parfum enivrant. Le possédé se concentre, invite les esprits à prendre

possession de lui. Une secousse suivie d'un raclement de la gorge, et le voilà en transe. Ce soir, comme la consultation est discrète, il n'y a ni instrument de musique, ni chant, ni battement de mains.

Le possédé revêt le costume de l'esprit qui le possède, à savoir une robe rouge-vif et un bonnet de même couleur, une ceinture d'étoffe blanche autour des reins. Il boit une rasade de rhum à même le goulot, s'essuie les lèvres et salue l'assistance. L'esprit KOTOMENA, Koto-le-Rouge, est le premier à se manifester. Il bégaye. Il avait réclamé une vache et son petit en compensation des soins qu'il avait prodigués auparavant. Mais comme la famille avait tardé à le satisfaire, ce soir Kotomena est hors de lui. Il menace de faire mourir la fillette. Ses propos sont incompréhensibles vu qu'il n'articule pas. Il n'a pas d'interprète à ses côtés et les assistants médusés se regardent impuissants, demandant au plus hardi d'amadouer l'esprit furieux.

Kotomena vomit ; il bave beaucoup et sa morve coule. Il hoquète au milieu de ses larmes abondantes. Il se badigeonne la tête et le visage avec toutes ces saletés ; il se lacère le ventre et les bras avec un couteau en ne cessant de proférer sa menace : « Je la ferai mourir, je la ferai mourir ! ».

L'assistance est dégoûtée et horrifiée par la scène sans que personne ne puisse intervenir. Finalement, après qu'un homme lui ait promis de tenir parole, il se calme et se décide à soigner l'enfant.

Il demande à un assistant de lui entailler l'épaule gauche avec une lame de rasoir. Il recueille un peu de son sang, le mélange à une poudre d'écorces puis en marque les lèvres, le front, les tempes et les articulations de l'enfant.

Le voilà pris d'un nouvel accès de colère. Il menace toujours de faire périr l'enfant. La famille promet de tenir ses engagements. Enfin le possédé se lève et Kotomena le quitte.

Un second esprit originaire de Diégo-Suarez et qui parle le dialecte *antakarana* et le français se manifeste ensuite à travers le possédé. Changement de costume et de masque. Ce nouvel esprit est plus enjoué et taquin. L'assistance est rassurée.

Il ouvre la porte qui donne sur la cour, va dans les coins et les recoins de la maison, même dans ma chambre. Il demande à ce qu'on prenne de la terre aux endroits qu'il a indiqués et qu'on aille puiser de l'eau très tôt le matin, *rano tsy dikaim-borona*, de l'eau qui n'a pas encore été souillée par un oiseau. Il ordonne qu'on fasse baigner l'enfant malade avec le tout. Il exige qu'on lui rapporte ce que le précédent esprit a déclaré. De peur qu'il ne se montre plus exigeant, les gens hésitent à le faire. Alors il s'en va, en colère, menaçant lui aussi de faire mourir l'enfant.

Un troisième esprit arrive enfin et demande à ce qu'on lui répète les propos de Kotomena et de l'autre esprit originaire de Diégo-Suarez. Il rit tout le temps, et, à cause de sa bonne humeur, les assistants sont plus en confiance.

Il s'exprime en dialecte *sakalava*. Avec son sourire narquois et ses gestes incontrôlés, il a l'air d'un esprit fou. Il tire le *sikidy*, divination par les graines, à l'aide de six graines rouges et noires de *voamaintilany*, (*abrus precatorius*, *leguminosa*). Il se comporte vraiment comme un imbécile, rit sans motifs, regarde fixement les gens, les montre du doigt avant de s'esclaffer. Il pose des questions aux parents de la fillette et s'enquiert de son état de santé.

A minuit et demi passé, accablé de sommeil, je quittais le groupe pour rejoindre la chambre que j'avais louée pour la nuit. Toutefois, je n'arrivais pas à m'endormir sur le champ, tellement ce que je venais de voir m'avait impressionné. Je tirais les conclusions suivantes :

- 1) que la croyance en la possession par le *tromba* est solidement ancrée chez les habitants de la région de Manja ;
- 2) que le recours au *tromba* est une pratique courante dans la région, non seulement pour soigner une maladie mais aussi en d'autres circonstances comme pour préparer un talisman, un philtre amoureux, pour retrouver un objet perdu, pour envoûter quelqu'un etc. ;
- 3) qu'il existe diverses catégories d'esprits plus ou moins malveillants et exigeants envers les vivants. Chacun d'eux a sa technique thérapeutique particulière ;
- 4) que les gens craignent ces esprits quand bien même ils viennent les consulter ;
- 5) que l'esprit *tromba* est exigeant et violent. Il joue sur la crédulité des gens pour en demander toujours plus, allant jusqu'à réclamer des bœufs ;
- 6) que la population recourt au *tromba* en dernière issue, lorsque la médecine moderne s'avère inefficace ;
- 7) que l'efficacité reconnue de la thérapeutique des *tromba*, en certains endroits où n'existent pas d'hôpitaux, fait en sorte que les gens ont plus confiance en elle qu'en la médecine moderne.